Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 39

Artikel: Bourg-Ciné-Sonore
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224804

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

4 **LE COLONEL HENRY BOUQUET**

Vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio.

« Fort Pitt, le 29 mai 1763.

Au moment de finir ma lettre, trois hommes viennent de Clapham-house, avec la triste nouvelle qu'hier, vers 3 h. de l'après-midi, les Indiens ont massacré le colonel Clapham avec plusieurs personnes dans sa maison. Ces trois hommes étaient à l'ouvrage au-dehors et purent s'échapper à travers les bois. Je leur remis des armes et les expédiai au secours des nôtres à Bushy-Run. Les Indiens ont dit que Baierlé (à Bushy-Run) avait quitté sa maison, voici quatre jours, et que lui et toute sa famille avaient été massacrés. Je tremble pour les postes avancés. Si possible, j'attends réponse à ceci.

« S. Ecuyer.

« P.-S. — Si vous ne recevez plus rien de moi, ce sera la preuve que les communications sont coupées.

« Au colonel Bouquet. »

Le brave commandant avait raison de trembler pour les postes avancés. Le 18 mai, le fort Le Bœuf, en amont du fleuve, fut assailli ; la place était défendue par l'enseigne Price et six hommes seulement qui résistèrent vaillamment jusqu'à minuit. A ce moment les sauvages réussirent à mettre le feu au fort. La garnison parvint à s'enfuir tandis que les Indiens la croyaient la proie des flammes. En suivant le cours de la rivière les fugitifs pensaient s'arrêter au fort Venango (anc. fort Machault) à la fourche de la rivière du Bœuf et de l'Alleghany (Belle Rivière). Ils n'y trouvèrent plus qu'un monceau de ruines fumantes ; quant à la garnison commandée par le lieutenant Gordon, qu'était-elle devenue ? Nul n'en a jamais rien su ; quelque romancier nous le dira peut-être un jour. Après mille dangers les sept réchappés du fort Le Bœuf arrivèrent exténués au fort Pitt, attestant que du lac Erié jusqu'à l'Ohio le tomahawk (la hache de geurre) était déterré par toutes les tribus indigènes pour anéantir ou rejeter dans l'Océan les Yankees abhorés.

Massacres et sauve-qui-peut.

Ce fut le 3 juillet que la fatale nouvelle de la destruction des forts avancés parvint de Bedford, portée par un express-rider qui avait franchi en un jour seulement la distance jusqu'à Carlisle, jetant partout sur son chemin le sinistre cri d'alarme : « Les Indiens, voici les Indiens ! »

La lugubre nouvelle se répand de proche en proche; la panique s'empare des colons. Les familles, quittant tout, s'enfuient de leurs plantations qu'elles abandonnent à la rage impitoyable des démons déchaînés. Des nuages de fumée planent au loin; la nuit ce sont les lueurs d'incendies qui empourprent l'horizon vers l'ouest, et éclairent en l'activant la fuite, trop lente à leur gré, des colons épouvantés. Quelques intrépides chasseurs se forment en escouades pour pousser des reconnaissances. Les Peaux-Rouges avaient franchi la Juniata et déjà se répandaient dans la vallée du Cumberland. Dans le vallon de Shearmann les chasseurs trouvèrent les granges et écuries brûlées, les maisons d'habitation encore en feu et les porcs en train de dévorer les cadavres de leurs ci-devant maîtres massacrés et scalpés ! Douze jeunes gens allèrent prévenir les colons d'un petit vallon écarté ; à leur arrivée l'œuvre de destruction était perpétrée déjà et pour comble de maux ils tombèrent eux-mêmes dans une embuscade où presque tous furent tués. Des monts de l'Alleghany à la Susquehannah, tout le pays n'était plus que ruines et désolation.

Une lettre écrite de Carlisle le 5 juillet donne une idée de l'horreur de la situation : « Rien ne » peut surpasser la terreur qui se répandait de » proche en proche, de maison en maison, de » village à village. La route était presque cou» verte de femmes, d'enfants fuyant vers Lan» caster et Philadelphie... Beaucoup se sauvaient » très loin, jusqu'à la mer. L'alarme une fois » donnée ne pouvait s'apaiser... »

Un seul nom parvenait à ranimer quelque espoir, celui de Bouquet.

Et le 13 juillet, Bouquet écrivait au général Amherst, son supérieur : « La liste des person» nes qu'on dit avoir été massacrées s'allonge » d'heure en heure. La désolation de tant de fa» milles réduites à la dernière extrémité de be» soins et de misère ; le désespoir de ceux qui » ont perdu leurs parents, leurs proches ou leurs » amis, avec les gémissements, les sanglots des » femmes et des enfants qui encombrent pêle» mêle les rues, tout cela forme un spectacle la» mentable et indescriptible. »

A la rescousse !

Sept années durant, le Royal-Américain avait eu pour tâche d'entretenir la sécurité du pays et d'assurer les communications d'un fort à l'autre dans toute l'étendue du territoire jusqu'aux extrêmes frontières de l'Ouest et aux Grands-Lacs. Maintes fois le colonel Bouquet avait eu à traverser ces immenses solitudes, ces forêts, vierges encore, où sa pensée se remettait des agitations et des intrigues dans lesquelles les premières velléités d'indépendance américaine jaillissaient à travers le loyalisme traditionnel. Sans cesse en relation avec les Indiens, Bouquet connaissait mieux que personne le caractère de ces enfants des forêts ; souvent il s'était assis au milieu de leurs wigwams, il comprenait leurs regrets et leurs haines et fumait le calumet autour du feu de leurs conseils. Peut-être au fond du cœur les plaignait-il; à coup sûr il ne les craignait pas. De leur côté les braves et les chefs, les sachems et les sagamores éprouvaient à l'égard du Grand Chef blanc autant de sincère admiration que de profond respect. Son regard assuré et les traits un peu fixes de son impavide physionomie leur inspiraient une confiance instinctive. Son verbe était le langage froid, compassé, mesuré d'un mathématicien résolvant un théorème; il impressionnait vivement les chefs habitués à entendre les blancs débiter les interminables boniments des trafiquants, les hâbleries des chasseurs ou aventuriers, ou même les élucubrations filandreuses des prédicants méthodistes. Rien d'approchant chez le colonel ; c'était net, précis et concis. Sa langue n'était pas fourchue. L'action, d'ailleurs, suivait de près la parole; jamais on ne l'avait vu se dédire. Aussi son prestige était-il immense chez toutes les nations du territoire. Il fallait donc bien toute la longue série d'exaspérations provoquées par les envahissements progressifs des pionniers et défricheurs, ainsi que l'autorité d'un Pontiac et d'un Kyasutha, entraînant toutes les tribus dans une impulsion unanime et irrésistible, pour balancer l'ascendant du commandant des « redcoats ». De part et d'autre tous les regards d'espoir ou de crainte se tournaient vers Bouquet.

Au moment de la révolte indienne, Bouquet avait ses quartiers à Philadelphie comme colonel du 1er bataillon du R. A. réparti dans les forts. A la réception des rapports d'Ecuyer et de Blanc, il mit immédiatement le général Amherst au courant de la situation. Le 23 juin, le général ordonna au major Campbelle de faire avancer de New-York à Philadelphie tout ce qui restait du 42e Régiment Royal-Highlanders et du 77e Montgomery-Highlanders. C'étaient, du premier, 214 hommes, officiers compris, du deuxième, 133 ; ces troupes venaient de débarquer, exténuées, retour de la Havane ; la plupart des hommes étaient malades ou convalescents. On y versa encore les débris de cinq autres régiments, tous en pareil état, revenant des Antilles après avoir conquis la Guadeloupe; on rassembla de la sorte 982 hommes et officiers plus ou moins aptes à fournir carrière. Les plus écloppés furent placés sur des chars; Bouquet les destinait à prendre dans les forts la place des hommes valides des garnisons, tandis que ceux-ci les remplaceraient dans le rang.

Pendant cette mobilisation, Bouquet poussait une reconnaissance jusque sur le front menacé, et donnait entre temps les ordres les plus énergiques pour la concentration des approvisionnements rapides, tant pour le convoi que pour le ravitaillement des forts. Le principal consistait en sacs de farine, encombrante prolonge dont l'emploi allait être tout différent du but auquel elle était destinée. Le point de concentration était Carlisle, où Bouquet établit son quartier général.

Le 3 juillet, l'estafette accourt ventre à terre criant: « Les Indiens arrivent ! » et porteur de la nouvelle fatale de la destruction des forts. Les colons, épouvantés, affluent; le désordre, le désarroi commencent. C'est un pêle-mêle, un tohu-bohu. Seul Bouquet demeure impassible, prévoyant et organisant son convoi au milieu de l'entassement général.

Go ahead !

Le colonel donne le signal du départ et enfin, 18 jours après son arrivée à Carlisle, le convoi se met en marche pour son entreprise périlleuse. La colonne se composait de 500 hommes, dont 60 écloppés sur les chars. Le pittoresque costume des Ecossais, aux visages amaigris et aux jambes nues, n'était pas pour inspirer confiance aux anxieux réfugiés qui saluaient gravement leur départ. On se redisait le sort du général Braddock qui, en 1755, avec une armée de 2300 hommes bien autrement équipés, avait subi l'effroyable désastre de la Belle-Rivière.

(A suivre).

Excellent. — On disait à un cuisinier encore jeune, mais déjà chauve :

— C'est bien triste à votre âge d'avoir perdu tous vos cheveux !

— Perdus ! on les a tous mangés, monsieur.

Au salon. — Toto, ne joue pas avec le chapeau de monsieur.

— Pourquoi, Nina ?

— Parce que le monsieur va en avoir besoin pour s'en aller... bientôt.

Bourg-Ciné-Sonore. — « **Le Congrès s'amuse** ». — Erich Sommer a doté ce grand film UFA parlé et chanté en français d'une richesse, encore inatteinte, de mise en scène et de figuration, d'un esprit, d'une légèreté vraiment viennoise dans la conception de l'image, d'un collier ininterrompu de trouvailles. C'est une chanson qu'on promène dans toute une ville, dans un décor sans cesse bougeant, et qui trouve son accompagnement partout.

Werner R. Heymann est responsable du grand succès musical de cette opérette, consacré par: «Serait-ce un rêve ? », et « Ville d'Amour ».

Quant à l'interprétation, elle est tout à fait remarquable avec Henry Gerat, Lilian Harvey, qui est la grâce même et Armand Bernard qui est, bonnement, irrésistible.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

OUVERTURE

du nouveau

CAFE PONT-BESSIÈRES

Spécialités : Vins Vaudois et Valaisans, Râclettes, Viande salée.

2 jeux de quilles ; il reste des soirées libres pour clubs

MAYE, anc. Café des Chemins de fer.